

«Le Révizor», fresque grotesque d'un pays corrompu

VENDREDI 07 FÉVRIER 2014

Cécile Dalla Torre

THÉÂTRE • A Genève avant de sillonner la Romandie, les Artpenteurs démontent avec bonheur les travers de la Russie tsariste.

Les Artpenteurs, compagnie yverdonnoise emmenée par les comédiens Chantal Bianchi et Thierry Crozat, arpentent les territoires. Celui de Romandie en l'occurrence. Après Genève, où la mise en scène vivifiante et riieuse d'Evelyne Castellino est à voir dans les murs du théâtre de La Parfumerie dont elle assure la codirection, *Le Révizor* sillonnera le pays. Et sous chapiteau. Destinée au jeune public dès 7 ans, la pièce d'après Gogol fera une première halte au printemps à Yverdon, avant le Théâtre de Valère à Sion, L'Oriental à Vevey, puis le Petit Théâtre de Lausanne à l'automne. Cette itinérance est un peu à l'image de celle du protagoniste, Khlestakov (Yasmine Saegesser), celui que les notables locaux prennent pour le «révizor» mais qui n'est autre qu'un séduisant jeune homme venu s'échouer de Pétersbourg dans les distantes provinces de Russie. Là où les bals et le luxe de la noblesse sont des chimères lointaines. Dans ce «trou de province» comme les Tchekhov et autres auteurs russes aiment à les décrire, on rêve de la ville et de ses richesses. Ayant vite compris et tiré parti de la situation, Khlestakov, arrivé sans le sou, en profite pour empocher tous les pots-de-vin qu'on lui offre, et courtiser femme (Chantal Bianchi) et fille du gouverneur Antonovitch (Thierry Crozat).

Truculente équipe Ce quiproquo est rondement mené par une truculente équipe de sept comédiens masqués – les masques sont griffés Fredy Porras de même que la scénographie – qui rappellent ceux des mises en scène de Benno Besson. Seule la proclamation de l'arrivée du vrai révizor, délégué par le pouvoir central pour inspecter secrètement tous les rouages de l'économie locale, finira par surprendre le bourgmestre et ses pions à la direction des écoles, des hôpitaux et des postes – incarnés respectivement par Verena Lopes, Daniel Monnard et Jérôme Sire –, dans un dernier tableau farcesque ne dénotant pas avec l'ensemble. Nikolai Gogol (1809-1852), génie de la littérature russe et auteur seulement de trois pièces de théâtre achevées, dépeint là une fresque enlevée de la Russie de Nicolas 1er. Sans omettre les revendications du peuple crevant de faim, dont la présence sans masque dans des interludes en marge du plateau montre bien la réalité sociale d'alors.

Corruption et malversations C'est précisément sous le règne de Nicolas 1^{er} qu'on assiste à la centralisation de la bureaucratie de l'Empire. Sur une idée soufflée par son ami Pouchkine, Gogol en décrit les effets comiques dans les campagnes, où la corruption et les malversations font rage, dans une première version publiée en 1836. Comme pour ses autres pièces, il retravaillera ensuite sans cesse l'original, et pour son *Révizor*, dès les premières représentations du printemps 1836, où il se plaint dans une lettre adressée à son illustre confrère de ne retrouver en Khlestakov qu'un « menteur banal » rappelant ces « chenapans de vaudeville ». Gogol finira par en publier une seconde version quelques années plus tard. Sur des airs de Prokofiev, la metteure en scène et chorégraphe renoue avec le masque, ici dans une veine résolument grotesque, après son magnifique *Roi fatigué cherche royaume pour vacances*. La version condensée, adaptée par le dramaturge Jean-Claude Blanc, ne manque pas de piquant. L'heure y est aux tempêtes de neige, aux bourrasques glaciales et aux chapkas et pelisses blanches, toujours de mise dans un pays qui ne semble, lui non plus, guère avoir changé.